

Discussion après l'intervention de Marisa Fiumano, le 23 mars 2021

Jean Paul Beaumont : Merci Marisa, c'était très intéressant, tout ce que vous avez dit sur la parole, sur la symétrie qui se produit dans ces espèces de téléconsultations auxquelles nous avons été obligés. J'ai trouvé très intéressant à la fin l'ouverture que vous avez faite sur le corps, sur l'importance de la présence du corps dans la séance. Charles Melman disait il n'y a pas très longtemps, que le corps était une espèce de gage de la parole, qu'il était nécessaire qu'il y ait un corps dans l'analyse. Mais je vais passer tout de suite la parole à Martine, que je ne vois pas, mais qui est là bien sûr. Martine Lerude, puisque c'est notre discutante ce soir.

Martine Lerude : Merci Marisa, pour ton parcours et pour ta thèse. Je crois quand même que tu as pris parti, tu as mis en place au départ la thèse de ceux qui sont les tenants d'une modification du symbolique par opposition à ceux qui disent : « Mais non, il n'y a pas de changement dans le symbolique puisque le symbolique est inscrit dans le langage ». Toi tu as fait tout un trajet visant, je dirais, à défendre la thèse selon laquelle le symbolique se trouve radicalement modifié ; et que si l'on en était pas convaincu, il fallait voir de près tout ce qui se passe dans le social, ce que tu nous as décrit avec précision en insistant sur la perte de l'hétéronomie, en reprenant certaines formulations de Jean Pierre Lebrun, tel le passage à l'horizontalité généralisée avec la perte de la référence verticale, tout cela serait mis au grand jour par la situation que le covid nous impose.

Alors, à la fois je trouve que ton parcours est d'une radicalité et d'une grande rigueur, et, en même temps tu nous dis qu'au cas par cas la situation est toujours différente. Cette opposition que tu as mise en place d'entrée de jeu nous oblige-t-elle à prendre un parti plutôt qu'un autre ? Malgré cette tendance à la symétrie des places, les places restent malgré tout différentes car elles le sont d'une façon structurale. Je ne crois pas que l'on puisse dire que la dissymétrie des places disparaît, comme tu y as beaucoup insisté, parce qu'il y a l'image, ou parce que la parole passe par un outil technique, on ne peut pas en conclure que la dissymétrie disparaisse, parce que la dissymétrie est fondée sur la demande de l'un à l'autre. Il y en a un qui parle d'abord et un autre qui parle après, il y a deux places, S1 et S2, c'est-à-dire que cette dissymétrie est structurale et on est amené à devoir tenir une place d'analyste quelles que soient les circonstances ou le cadre. On y arrive ou on n'y arrive pas, mais il y a quelque chose là qui fait que la dissymétrie des places n'est pas annulée ; on ne peut pas dire, je crois, qu'elle est annulée parce que la visibilité en serait annulée. Ça serait la première remarque.

Et puis je voudrais remarquer aussi qu'entre les séances *in presentia* et celles faites via les visioconférences ou au téléphone, il y a, je crois, un monde d'écart. Je trouve que les séances téléphoniques nous apprennent beaucoup de choses sur - c'est ce que Jean Paul rappelait - le gage que donne le corps à la parole, parce qu'au fond, pour qu'il y ait parole il faut qu'il y ait un corps qui soit habité par la parole, pour qu'elle soit vivante. Donc le fait qu'on n'ait plus le gage du corps au téléphone, c'est à ce moment-là quelque chose de tout à fait particulier qui se passe, c'est la place importante que prend alors la voix. Et la voix, qui n'est pas la sonorisation des mots, la sonorisation des signifiants, la voix qui est au-delà des signifiants, la voix nous met, avec le patient, qu'on le veuille ou non, dans un rapport d'intimité qui peut être d'une grande difficulté. J'évoque ce point bien que ça soit à côté de ton propos, que ça ne vienne pas le commenter mais il y a dans cette expérience des séances téléphoniques, une cristallisation des effets transférentiels sur la voix qui échappe à ce qu'il en est de la chaîne signifiante elle-même, et ça, c'est assez déroutant et en même temps passionnant. Pour pouvoir mettre des limites à cet intime que la voix met en place, pour y mettre des

limites on va avoir, ou bien du bla-bla, ou bien trop de signification. C'est-à-dire que les séances téléphoniques nous mettent dans un embarras majeur, parce que la chaîne signifiante n'est pas là en tant que chaîne signifiante, on est plus du côté du sens, de la signification pour s'entendre. De même le silence ne peut pas avoir sa fonction de silence puisqu'il est aussitôt noté comme absence par exemple, et le bla-bla vient en quelque sorte, le bavardage que ça peut susciter, faire limite à l'intime de cet objet voix qui occupe la séance. Il y a là quelque chose, je trouve, de tout à fait particulier et de tout à fait enseignant, car, si on n'avait pas l'idée de ce que ça pouvait être, la voix en tant qu'objet de la pulsion invocante, objet du désir de l'Autre, à ce moment-là, je trouve que c'est en quelque sorte particulièrement dévoilé dans les séances téléphoniques.

Quant à l'image, quand il y a l'image, elle vient aussi mettre une limite à cet intime d'une certaine façon, paradoxalement c'est une image sans regard, que très vite l'on ne regarde plus sauf peut être la sienne propre...

Après ce petit détour sur la question de la voix, je trouve que dans ton travail tu montres bien comment, en suivant le fil de la parole, de la question : « qu'est ce que la fonction de la parole ? » c'est le fil de l'éthique de l'analyse que tu nous proposes, de l'éthique du bien dire : comment tenir l'éthique du bien dire quand on n'a à faire qu'à un médium technique, que ce soit le téléphone ou que ce soit internet ? Comment tenir l'éthique du bien dire ? Et cette éthique du bien dire, bien entendu, elle est mise en danger tout le temps, elle est sur le bord de ne pas pouvoir se tenir, parce que ce n'est plus la chaîne signifiante qui se déroule car il y a ce forçage du côté de la signification, ou ce forçage du côté de l'intime, et bien malgré nous. C'est pour ça que je crois que cette question est fondamentale : comment obtenir l'éthique du bien dire si on n'a plus les moyens qu'on a normalement dans une séance, par exemple le silence quand une interprétation vient mettre en place la dimension de l'énigme ? Une énigme au téléphone ça ne passe pas ou ça passe mal, un mot d'esprit au téléphone, on va demander une explication, c'est-à-dire qu'on a là tous les éléments de la technique de la psychanalyse qui viennent dans la parole du patient, qui sont impossibles parce qu'ils sont toujours poussés du côté de ce qui produit le plus de sens.

Voilà les remarques que me suggèrent ton intervention. Mais je trouve que tu mets très bien en valeur le fait qu'il faut être curieux de cette expérience qui nous arrive. Aujourd'hui la situation COVID ne relève plus tellement de la contingence, on est dans une contingence qui dure (ce qui est antinomique), dans une situation qui s'installe. C'est encore autre chose de nouveau : Si l'on peut faire face à la contingence d'un événement inédit par contre, dans l'installation, quand l'évènement n'en est plus un, il y a toute une dimension de difficultés qui surgissent liées à ce temps d'attente privé d'horizon de sortie.

Quand le transfert est bien installé, cela dit, les choses roulent, tournent, mais sinon, qu'est-ce qu'on fait ? Et je trouve que, déjà cette question, on se la pose dans une séance normale, « en chair et en os », mais sinon, quand ça se répète depuis un an, ça pose véritablement la question : de quoi s'agit-il ? Qu'est-ce qu'on fait avec ces patients ? Les patients qui habitent loin sont maintenant, en ce qui me concerne, tous en séances téléphoniques depuis pratiquement un an. Alors que pour les autres patients, ceux qui sont à Paris, il y a eu à nouveau des séances en chair et en os. Je dis « en chair et en os » parce que je déteste tellement ce terme « en présentiel » en français, et vous, italiens, vous avez la chance d'avoir « *in presentia* », ce qui est quand même beaucoup plus élégant.

Marisa Fiumano : J'ai soutenu une position radicale, justement parce que je crois qu'il faut en parler, même après le covid, je pense que la question va se poser, ce n'est pas la contingence comme tu as souligné, et donc il ne faut pas arriver démuné en ces temps.

M L : Mais est-ce que tu distingues les entretiens téléphoniques des visioconférences ?

M F : Ah oui, bien sûr ! J'ai été obligée de travailler par téléphone, c'est difficile de travailler à distance, j'ai travaillé par téléphone, pas par vidéo. Je trouve que l'image, enfin, ça empêche la parole, ça empêche la concentration, mais ça c'est déjà Freud qui l'avait dit, non?

M L : Oui, mais dans cette image il n'y a pas de regard. Tu ne captas pas mon regard, je ne capte pas ton regard, je vois une image sauf que ...

M F : Oui, c'est autre chose encore. Donc la question qui est posée par Christiane Lacôte, si tu es d'accord, c'est quelle est la différence entre le virtuel et l'imaginaire? Qu'est-ce que c'est que ce qu'on appelle un imaginaire en réseau? Ce sont des questions parce que je pense qu'on ne peut pas dire que ... chacun est différent, non. Je pense qu'il y a des problèmes de structure, tu dis par exemple « la dissymétrie est structurale », oui et non, oui et non parce que, qu'est-ce que ça veut dire « est structurale »? Je pense que c'est facile de liquider la question, de dire « est structurale ».

M L : Il y a forcément deux places, c'est ça que j'ai voulu dire.

M F : Oui, mais comment ?

M L : Quelqu'un qui s'adresse à toi, il t'appelle, il y a une demande quand même, un patient qui t'appelle au téléphone, il y a une demande, il y a forcément deux places. Même s'ils te disent : « Ça va Marisa, je peux te parler ? » Ça ne suffit pas pour faire ...

M F : Il y a une différence de places mais la demande ça tient ... j'ai eu l'expérience récente d'une demande posée par Skype je crois, ou bien par téléphone, par Skype peut-être, parce que je voulais essayer pour voir, mais la chose n'a pas marché. Il y en a plusieurs qui m'ont posé la question parce que la demande va se dissoudre, elle ne tient pas.

Bernard Vandermersch : Il y a beaucoup de demandes qui ne tiennent pas non plus dans cette situation. Cela dit, je voudrais savoir si dans votre expérience vous avez réussi à commencer des psychanalyses où la demande s'est faite d'abord par téléphone, et puis un certain temps par téléphone avant que vous ayez rencontré la personne en chair et en os ? Est-ce qu'il y a des gens qui ont eu cette expérience-là, des psychanalyses qui ont débuté d'abord par téléphone ? Personnellement je n'en ai pas.

M F : Peut-être, je n'ai pas cette expérience. Peut-être qu'il y a quelqu'un qui peut nous dire, non? Ça n'est jamais arrivé?

B V : Parce que si personne n'a réussi, ou si aucune psychanalyse n'a démarré par ces moyens, par le téléphone ou par visioconférence, ça apporte de l'eau au moulin que, il y a là quand même une nécessité que le corps soit engagé en présence pour que quelque chose s'installe.

M F : Moi je pense qu'il faut que le corps soit engagé en présence.

B V : Parce que quand la cure a été engagée depuis un certain temps, je crois qu'on a tous eu des surprises d'avancement important de la cure dans des moments où il n'y avait que le téléphone, des choses qui ont vraiment avancé, qui ne s'étaient pas dites, et à la faveur de ce moment où le corps était quand même là, parce que au bout du fil on l'entend quand même un peu.

Je suis tout à fait d'accord par ailleurs avec Martine quand elle met en avant l'importance de la voix et le côté peut-être plus intime de la situation, mais peut-être que, dans certains cas, ça a eu un effet de favoriser l'avancement de la cure.

M L : Oui, je suis d'accord avec toi, c'est dans certains cas, et on le répète tout le temps, c'est une affaire de cas par cas. Qu'il y ait eu ce moment-là, d'avancement de la cure, je l'ai noté aussi pour des patients qui étaient loin et qui venaient une fois tous les mois à Paris par exemple, et qui ont eu des séances toutes les semaines du fait du confinement, tout d'un coup ça a modifié les modalités et leur parole.

Mais qu'on soit amené à se déplacer, c'est comme ça que Marisa a conclu son intervention : se déplacer pour aller dans un lieu, à une adresse, une rue, un numéro, une maison, c'est-à-dire qu'il y a là une manière de symboliser l'analyse par un certain nombre de traits symboliques qui vont donner une place à la parole, qui viennent déterminer un lieu dans l'espace, et ce mouvement-là introduit des scansion, du rythme, la question de la présence-absence, en chair et en os. On réalise bien, par exemple, les éléments techniques dont Freud parlait, quand il parlait de l'attention flottante. Qu'est-ce que ça va être l'attention flottante au téléphone ? C'est plutôt l'inverse, c'est-à-dire l'attention soutenue ! Il fallait s'en méfier disait Freud, de l'attention soutenue, parce que, effectivement, c'est le lieu de tous les malentendus le téléphone. Dans les conversations ordinaires, c'est là où on se comprend encore plus mal que d'habitude. Cette question de l'attention, cette question du silence au téléphone, c'est quoi ? C'est de l'absence ?

La question du mot d'esprit par exemple, la question de la signification, je crois qu'il y a à la fois des moments qui permettent, qui donnent un autre statut à la chaîne signifiante et en même temps des forçages du côté de la signification. Je crois que c'est très complexe ce qui se passe d'un patient à l'autre et d'un moment à l'autre. Ça ne correspond peut-être pas à ton expérience.

Maria Belo : Est-ce que je peux dire quelque chose ? D'abord je voudrais dire deux ou trois petites choses très pratiques par rapport à ce qui a été dit par Bernard et par Martine. Marisa Fiumano, j'ai beaucoup aimé ce que tu as dit, même si c'était parfois pas facile, on est quand même en téléconférence, même si c'est parfois difficile de t'entendre parce qu'on ne voit pas ta bouche, ça nous montre par exemple une chose qui est difficile. Mais à part cela, je voudrais dire d'abord que je n'ai jamais pu recevoir qui que ce soit, même pendant les moments de confinement les plus durs chez nous, qui vienne pour la première fois, par téléphone, je le reçois en corps et os, en chair et os, comme dit Martine, c'est-à-dire je ne peux pas recevoir quelqu'un au départ, sans avoir quelques séances de présence.

Par contre j'ai une patiente de plus de vingt ans, qui a fait une analyse pendant cinq ou six ans avec moi, à Lisbonne, elle est brésilienne mais son mari travaille à Lisbonne, elle était à Lisbonne, elle faisait des séances trois fois par semaine. Puis ils sont partis à Londres où ils vivent toujours et on a continué jusqu'à maintenant son analyse par téléphone. Et ça n'a rien à voir avec les analyses que je fais par covid, par téléphone, c'est complètement différent et je ne sais pas pourquoi. Mais ça ne me dérange en rien, au contraire, ça marche, ça fonctionne alors que ce que je fais pendant le covid me

dérange, je n'aime pas du tout le travail comme ça. Je travaille, en ce moment je suis en train à nouveau de pouvoir revenir à la présence.

Mais alors ce que je voulais dire c'est autre chose, c'est que, quand on parle de la parole, Marisa Fiumano nous l'a fait très bien, quand on parle de la parole, moi ça me fait toujours penser à la mère et à son bébé. La première chose que la mère fait quand son bébé est né, c'est d'un côté le prendre sur elle, et de l'autre côté lui parler, lui dire des mots, des choses qui ne veulent rien dire de concret, si ce n'est qu'elle l'aime, qu'elle l'attend etc. Et au fur et à mesure que l'enfant va grandir, pendant les deux premières années, sa parole sert à marquer la distance, c'est-à-dire c'est en parlant que se fait la distance entre nous tous. La parole, en effet, est le symbole de l'union de nos corps ? Nous faisons une union entre nos corps comme ça, nous parlons. Et donc c'est ça qui me fait penser que dans l'analyse, la présence du corps est importante car justement, le fait de ... au Portugal c'est un peu différent, on est trop affectifs, on se touche parfois un petit peu, on se serre la main et même parfois on s'embrasse, mais la parole est là avec la même fonction, la fonction de séparer quelque chose qui pourrait ne pas être séparé. C'est vrai que ça fait aussi la demande comme on a dit ici très justement, mais c'est une demande très ambiguë de, simultanément, d'union et de séparation, et pour ça il faut qu'il y ait du corps, sinon ça n'existe pas, et c'est ça que je trouve qui fait la grande différence entre les séances en présence et les séances par téléphone, par Skype ou par quoi que ce soit. Voilà, il faut du corps.

B V : Oui, en tous cas Il y a une remarque qu'on peut faire, c'est que par téléphone, on ne permet plus aux patients d'arriver en retard à leurs séances, ils sont quasiment tous à l'heure. Alors que dès qu'ils peuvent revenir en présence, on revoit les bonnes habitudes d'arriver en retard, ou en avance, il y a le corps qui se déplace mais pas de la même façon. Je ne sais pas si ça a de l'importance.

M L : Ça a sûrement un petit peu d'importance parce que c'est la question de la temporalité que tu poses là, c'est-à-dire on se donne rendez-vous, on s'y tient, on utilise les moyens du bord du mieux possible. C'est peut-être pour ça qu'on est tous dans ce même bain inédit, mais qui dure, ce bain de covid, de confinement, et qu'on a tous à trouver notre façon de se positionner ; ça c'est extrêmement intéressant, c'est-à-dire que l'épreuve concerne aussi bien l'analyste que le patient et on a la chance d'avoir des moyens techniques et on y va avec ces moyens techniques en ne sachant pas trop ce qu'on fait. Mais si on tient une interrogation, si on n'est pas trop pris dans des *a priori*, ça ouvre effectivement des champs, non pas des champs nouveaux, ça ouvre des modalités différentes à la circulation de la parole parce que, comme Ana Maria l'écrit dans la conversation, ce qui compte c'est que la parole circule, mais pour que la parole circule, il faut tout ce cadre symbolique. Le cadre symbolique ce n'est pas seulement la matérialité du corps, c'est effectivement d'avoir comme référence ensemble le langage, langage dans lequel chacun dégage sa parole.

Elle est formidable la citation de Michel-Ange que tu nous a trouvée, Marisa, la citation de Michel-Ange : Il faut retirer du marbre pour obtenir le marbre, il faut retirer le langage, comme tu l'as traduit pour obtenir la parole singulière, la subjectivité. C'était aussi souvent la métaphore du jeu d'échec qui avait été utilisée, où on va se débarrasser au fur et à mesure de pièces pour arriver aux signifiants essentiels, aux signifiants maîtres pour un sujet. Mais je trouve que ce que disait Michel-Ange et de l'œuvre d'art, que tu transposes pour faire de chaque analyse une œuvre d'art plus ou moins grande, c'est une très belle métaphore, ça fait plaisir d'avoir des belles métaphores.

M F : Au moins un bel objet artisanal.

M L : C'est-à-dire qu'on a tous utilisé les moyens du bord, plus ou moins, mais avec cette curiosité fondamentale, c'est-à-dire comment fait-on ? Je crois que, d'avoir cette position : pas sans curiosité, ça serait, comme ça pour paraphraser Lacan, pas sans curiosité pour la façon dont on va s'engager dans un travail qui n'a rien à voir avec ce qu'on a l'habitude de faire et qui met en lumière justement la question de l'attention, la question du silence, la question de l'interprétation, la question du mot d'esprit, la question du corps, qui fait émerger tous ces points fondamentaux de la cure parce qu'ils ne sont pas là, pas aussi repérables du moins.

M F : Donc je pense qu'il faut souligner que ce n'est pas une question de setting analytique, une question de technique que nous posons, c'est une question de structure. Est-ce que il y a dissymétrie des places si on fait des cours via les plateformes ? Question. Parce que s'il n'y a pas de dissymétrie, on ne peut avoir de demande, on ne peut pas avoir d'adresse etc. Donc il faut répondre ...

M L : Est-ce que c'est, c'est intéressant, est-ce que c'est la dissymétrie d'abord, qui va permettre la demande et l'adresse, ou est-ce que c'est la demande qui vient mettre en place la dissymétrie? C'est bien parce qu'il y a une demande qu'il y a tout de suite deux places. On peut avoir comme tu dis le setting analytique le plus parfait pour mettre les deux places bien différentes, et puis faire qu'il n'y a pas d'analyse. Il ne suffit pas de s'allonger sur un divan, on le sait bien, pour faire qu'il y ait une analyse. On est là en train de retrouver les conditions de l'analyse et les conditions, je dirais, c'est le trajet que tu nous as fait faire, c'est-à-dire une parole, une parole adressée et qui est reçue, et la capacité de celui qui la reçoit d'en restituer quelque chose, tu as beaucoup insisté sur cette dimension du don, et je crois que ce trajet que tu fais là, il n'a pas besoin de l'organisation du setting *a priori*, il le produit.

M F : Je n'en suis pas sûre.

B V : Sur cette question de la dissymétrie, dans une conversation ordinaire il y a une réciprocité de la dissymétrie, de temps en temps c'est moi qui suis dans la demande, de temps en temps c'est l'autre qui est dans la demande du simple fait qu'il parle, ne serait-ce que la demande d'être entendu. Il y a quand même dans le désir de l'analyste quelque chose qui soutient la dissymétrie, c'est-à-dire que c'est à lui de refuser cette offre de réciprocité, et d'y aller de sa demande à lui. Et ça je pense que c'est indépendant des avatars de la communication. De temps en temps c'est par téléphone, de temps en temps ... manifestement ça a des effets mais je crois que la question du désir de l'analyste elle est indépendante des moyens de communication. Maintenant, il semble que nous avons tous constaté qu'il n'y a pas d'analyse qui se soit mise en route sans la présence du corps de l'analysant dans le cabinet de l'analyste. Il semble, d'après ce qu'on a entendu, que, celles qui étaient en place avant ont continué, quelquefois avec des effets très favorables, quelquefois moins, mais que pour engager une analyse il avait fallu la présence réelle, la présence du corps de l'analysant et de l'analyste.

M F : Donc tu pointes la question du corps, tu fais de la présence la question pivot, disons le terme, pivot de la différence entre un transfert digitalisé disons, et un transfert ...

B V : Il faudrait voir pourquoi ça n'a pas été possible d'engager un travail analytique en dehors de la présence réelle des deux corps. Je crois que c'est parce qu'il y a là quelque chose d'universel, enfin

d'universel, d'un transfert à l'Autre, grand A. Mais il y a aussi la contingence qui fait que c'est avec lui ou avec elle que ça peut se passer et pas avec quelqu'un d'autre, et ça on ne le sait pas, on ne sait pas pourquoi avec cet analyste ça va pouvoir marcher, il y a quelque chose de la présence réelle de l'analyste qui compte. On ne saura peut-être que bien plus tard pourquoi.

JP B : Bon, est-ce qu'il y a d'autres questions dans la salle ?

Mme Y : Ce que je voulais dire, moi, dans la clinique, ce qui m'a beaucoup frappée dans les choses qui, effectivement, n'étaient pas entendues classiquement dans la clinique, et c'est autour de la question de la présence du corps, c'est que beaucoup de patients m'ont parlé, moi, de corps disparus. Alors j'habite en Normandie, au bord de la mer, donc il y a des drames marins. J'ai beaucoup entendu parler des disparus, avec cette surprise dite par les patients comme « c'est marrant, je n'y pensais plus », ou « je n'y pensais pas », mais voilà. Et j'ai été frappée d'entendre beaucoup parler des disparus. Je trouvais que c'était une autre manière de parler du corps. Voilà, c'est une remarque que je me suis faite en travaillant au téléphone.

JP B : Merci. Alors peut-être d'autres questions ?

MF : Moi je voulais poser les questions parce que je pense qu'on sera obligé de se les poser, et surtout on peut pas faire mine que le covid n'a pas mis en évidence quelque chose, un changement de setting, on dit comme ça, qui n'est pas seulement technique, ce n'est pas seulement une question de changement technique. La question du corps, sûrement, c'est très important, c'est central, la question de la dissymétrie des places, si elle passe ou non par ... s'il y a une différence entre la présence ou par téléphone, la question du téléphone, la question de la voix qu'a posée Martine. Je crois qu'il y a plusieurs questions autour desquelles il faut travailler, parce qu'elles sont nouées autour de l'éthique de la psychanalyse, de l'éthos de l'analyste, donc je pense que c'est important.

JP B : Merci Marisa, je crois qu'on va reparler de tout ça. Merci aussi à Martine qui a discuté. Donc à bientôt, on va s'arrêter pour ce soir. À bientôt pour le prochain Grand Séminaire. Bonne soirée.

Transcription de Dominique Dallemagne Couderc, revue par Martine Lerude